Stephen R. Bown, The Company: The Rise and Fall of The Hudson's Bay's Empire, Toronto, ON: Doubleday Canada, 2020, ix + 486pp., illustrations, cartes, notes, bibliographie, index. Chiffon; ISBN 9780385694070, 37,00 $, papier ; ISBN 9780385694094, 24,95 $.

La Compagnie est peut-être une histoire de la Compagnie de la Baie d'Hudson, cependant, l'auteur Stephen R. Bown n'est pas un historien, mais c'est un excellent écrivain. Le livre de Bown est digeste et facile à lire, et pour la plupart est présenté d'une manière bien écrite et captivante. Le livre est divisé chronologiquement en sections prévisibles - la rencontre fatidique de Pierre-Esprit Radisson et Médard Chouart des Groseilliers avec le roi Charles II qui a abouti à une charte royale, la bataille pour la baie d'Hudson entre l'Angleterre et la France dans la période précédant le traité d'Utrecht de 1713 , les opérations quotidiennes à la baie, le voyage épique de Samuel Hearne à travers les Barren Grounds jusqu'à la rivière Coppermine, la rivalité de la traite des fourrures (et éventuellement la guerre) entre la CBH et les colporteurs britanniques de Montréal qui formeront plus tard le Nord-Ouest Company, et la réorganisation stricte de George Simpson de la société post-fusion. En effet, tous les tarifs standard pour toute personne familière avec la Compagnie de la Baie d'Hudson ou l'histoire du commerce des fourrures.

La copie promotionnelle du livre soutient que « l'histoire de la Compagnie de la Baie d'Hudson » « n'a pas été racontée dans un livre depuis plus de trente ans », ce qui invite à la comparaison (peut-être imprudemment) avec la série polarisante de trois volumes de Peter C. Newman relatant l'histoire de la HBC a publié entre 1985 et 1991. De plus, cette affirmation est fausse. De nombreux ouvrages excellents, perspicaces, nuancés et très lisibles sur l'histoire de la CBH ont été publiés au cours des dernières années. Ann M. Carlos et Frank D. Lewis's Commerce by a Frozen Sea: Native Americans and the European Fur Trade (2011), "Enlightened Zeal" de Ted Binnema: The Hudson's Bay Company and Scientific Networks, 1670-1870 (2014), et Scott Stephen's Masters and Servants: The Hudson's Bay Company and Its North American Workforce, 1668-1786 (2019) me vient immédiatement à l'esprit. Bien que finement présenté et bien écrit, je ne vois pas en quoi The Company est un « brillant récit » de l'histoire de la CBH. Les spécialistes de la traite des fourrures, des peuples autochtones et des débuts de l'histoire du Canada ne trouveront malheureusement rien de nouveau ou d'innovant ici. Il n'y a pas d'arguments uniques ou de recherches originales, ni même particulièrement à jour sur la littérature savante, ce qui n'en fait pas non plus une synthèse efficace. Le manque de perspicacité scientifique est encore plus poussé à la maison lorsque l'on parcourt les notes de fin (aussi rares soient-elles), la bibliographie et en particulier la section "Lectures complémentaires" où l'auteur recommande principalement d'autres histoires populaires.

À en juger par les citations, il semble que l'auteur n'ait jamais mis les pieds dans les archives de la Compagnie de la Baie d'Hudson à Winnipeg, au Manitoba, peut-être en raison des fermetures dues à la pandémie de Covid-19. Néanmoins, cela n'aurait peut-être pas été une mauvaise idée pour l'historien écrivant le récit définitif de la Compagnie de la Baie d'Hudson de parcourir au moins quelques journaux de poste originaux plutôt que d'extraire des citations des travaux publiés d'autres auteurs. Aujourd'hui, les historiens pourraient accéder aux archives de l'entreprise dans le confort de leur foyer après que la HBCA ait achevé (en novembre 2019), un projet de numérisation de microfilms à grande échelle. Ils ont numérisé 1 052 bobines de microfilms, englobant plus de 10 000 volumes de documents antérieurs à 1870 conservés dans près de cinq cents postes de la CBH. Ce livre ne représente aucune recherche d'archives. Alors que la jaquette se vante de la « recherche approfondie » de l'auteur, le manque

d'engagement du livre avec les documents d'archives et la littérature savante dément sa crédibilité en tant qu'historien plutôt qu'en tant que conteur.

Bien que la prose de Bown soit claire et efficace, certains individus sont parfois réduits à des personnages de base bidimensionnels (rempli d'adjectifs descriptifs superflus) plutôt qu'à des êtres humains pleinement étoffés. Par exemple, les gouverneurs d'outre-mer Charles Bayley est un «charlatan religieux autrefois exubérant» (58), et James Knight est «un voyou imprévisible et un rêveur itinérant» (94). Cette caractérisation bidimensionnelle va parfois jusqu'à stéréotyper des groupes ethniques et sociaux entiers, les Canadiens français en particulier étant constamment dépeints comme têtus, vaniteux, vantards, insatiables et espiègles. Radisson et Des Groseilliers sont des « coquins de bushrunners » (430) et des « charmants coquins de la Nouvelle-France » (13) ; Pierre Le Moyne d'Iberville est un génie militaire mais aussi « irrépressible » et « impitoyable » (75-76) ; Pierre Gaultier de La Vérendrye est un « indomptable vagabond » et aussi un « charmant coquin » (198).

Au crédit de l'auteur, cependant, des personnalités autochtones telles que Thanadelthur, Attickasish, Matonabbee et le chef Peguis ont le même poids et considération que des personnalités européennes plus connues de l'histoire de la société. Pourtant, ces « héros » autochtones sont choisis pour la plupart parce que leurs exploits sont considérés comme ayant été d'une grande aide pour les héros européens blancs, comme James Knight, Anthony Henday, Samuel Hearne et Lord Selkirk. Leurs descriptions sont généralement conformes à l'image du « bon sauvage ». Ces « héros » autochtones sont non seulement amicaux, courtois et hospitaliers envers les envahisseurs de leurs terres, mais possèdent également une beauté physique avec une grande endurance, endurance et prouesses physiques. Thanadelthur est « séduisant, vif et un orateur exceptionnellement doué » (96) ; Matonabbee est « grand, musclé, beau et charismatique » (168) ; les habitants d'un village de Nuxalk, qui ont assisté l'explorateur écossais Alexander Mackenize lors de son voyage dans le Pacifique, sont décrits comme « musclés et vigoureux » (234). Dans le livre, les voyageurs Kanien’kehá ka (Mohawk) de Kahnawake et de Kanesatake sont réduits à des « mercenaires mohawks » bidimensionnels (82), qui étaient de « bons exécuteurs » (287) et « étaient plus agressifs » (288) que leurs homologues canadiens-français. Iroquois in the West (2019) de Jean Barman (qui n'est pas cité dans la bibliographie du livre) dresse un portrait beaucoup plus étoffé, sympathique et nuancé des voyageurs Kanien’kehá ka de la vallée du Saint-Laurent qui ont participé au XIXe siècle à la fourrure du Nord-Ouest. Commerce.

On ne sait pas non plus pourquoi l'auteur refuse d'employer des autonymes autochtones (les noms par lesquels les peuples et les communautés se désignent eux-mêmes) en utilisant « Iroquois » au lieu de « Haudenosaunee », « Huron » au lieu de « Wendat », « Montagnais » au lieu de « Innu ». » et « Blackfoot » au lieu de « Niitsítapi ». En utilisant des autonymes, les historiens sont en mesure de représenter les peuples autochtones de la manière dont ils choisissent de se représenter eux-mêmes et, par conséquent, d'honorer les droits des peuples autochtones à l'autoreprésentation et à l'autodétermination. Il y avait aussi quelques erreurs qui se sont démarquées tout au long du texte. Par exemple, pourquoi le fort français sur le cours inférieur de la rivière Saskatchewan est « Paskova » (180). Cela semble être une nouvelle orthographe, les Français appelaient leur fort Paskoya, Paskoyac ou Pasquia, et les Britanniques l'appelaient Basquia, orthographes qui sont toutes deux dérivées du mot cri « Opāskweyāw », qui signifie « rétrécissement entre les bois ». .” Peut-être qu'un examen par les pairs plus rigoureux aurait pu signaler certaines de ces erreurs.

Les historiens des affaires trouveront peu dans The Company qui vaille la peine. Il fournit une évaluation rudimentaire des opérations commerciales et du commerce quotidiens de la CBH avec les peuples autochtones, comme la façon dont le Made Beaver (MB) a fonctionné comme une unité standard d'évaluation économique, mais pour une évaluation plus détaillée, les historiens des affaires en particulier, il serait préférable de consulter les excellents travaux d'Ann M. Carlos et de Frank D. Lewis. Même les travaux antérieurs d'Arthur J. Ray et Donald Freeman des années 1970 et 1980 seraient précieux. Dans sa conclusion, Bown admet que ses intérêts ne sont pas les « détails techniques » du fonctionnement de la Compagnie, mais plutôt comment « les relations au fil des générations » ont eu une telle « profonde influence sur le cours de l'histoire » (430). En effet, il ne s'agit ni d'une histoire commerciale, environnementale ou ouvrière, mais plutôt d'une histoire des gens (lire : héros), qui, selon l'auteur, ont façonné « le cours de l'histoire » et joué un rôle dans « l'histoire de la création du Canada moderne ». .” Malheureusement, cette histoire a été racontée encore et encore. Cette peinture par numéros de l'histoire de la Compagnie de la Baie d'Hudson n'aura que peu d'intérêt ou de valeur pour les spécialistes de la traite des fourrures.

Scott Berthelette
Université Queen's